

La technologie face à la culture de l'Afrique Noire

par Jacques BINET

L'Afrique a besoin de la technologie moderne. Les études psychologiques ont montré, cependant, qu'un nombre significatif d'ouvriers ou de cadres africains n'acceptaient pas de s'engager sans condition au service d'entreprise, ils auraient l'impression ce faisant de trahir leurs ancêtres, de renier leurs pères : ils préfèrent rester dans des postes subalternes plutôt que de se compromettre en cherchant à accéder à des postes de responsabilité où ils auraient à exercer une autorité sur des compatriotes, à s'intégrer profondément à l'entreprise, à poser des actes engageant l'avenir et liant leur personnalité. En Europe aussi l'opposition est une position moralement confortable, et la critique est aisée. En Afrique, cependant, la question est grave : le fossé technologique est important, il est urgent de le franchir, il ne faut pas que les élites qui auront adoptés la vie et les techniques modernes puissent rejeter sur autrui la responsabilité de leur évolution en se présentant comme victimes d'une assimilation forcée. Il faut que les choix soient libres et clairement motivés.

L'idéal serait que les Africains se construisent une technologie à leur mesure. La chose était possible jusqu'au XVIII^e siècle : les diverses provinces de France avaient des routes de formes différentes, moulins à vent, moulins à eau fournissaient de l'énergie selon des principes techniques très divers : roues à aubes, turbines ou contrepoids. Le règne de la machine à vapeur et l'extension des équipements ont interdit tout « bricolage » et amené à une sélection des instruments les plus efficaces : les techniques industrielles se sont unifiées sous le poids de leur gigantisme.

Le recours à la technologie moderne suppose une certaine attitude psychologique : il faut accepter le modernisme et pour cela pouvoir abandonner les voies de la tradition, et mettre tout en doute pour adopter une attitude de recherche. De fortes motivations sont nécessaires pour vaincre la routine et rendre acceptable le changement. Il faut, en outre, exciter l'activité créatrice pour des inventions, ou au moins une adaptation des techniques. L'histoire des inventions montre que les aiguillons ont été fort divers : certains ont cherché la fortune ou la gloire, d'autres ont cherché à épargner de la peine, des matériaux. Il faut bien se persuader que l'adoption des méthodes

modernes ne va pas de soi pour le tiers-monde. La classe des entrepreneurs autochtones est très faible. Les multinationales sont partout présentes, leur implantation n'est pas sans ambiguïté. Elles trouvent aisément du personnel certes, mais il y a toujours des intellectuels (Européens ou Africains) pour dénoncer le capitalisme oppresseur d'une part et, d'autre part, les technologies occidentales, inadaptées, qui asservissent les Etats. Un certain enthousiasme est nécessaire pour faire progresser les économies. Cet enthousiasme a besoin d'être sûr de la justice de ses options. Avant de faire progresser la culture technologique, il faut la justifier et l'insérer dans la philosophie locale. Philosophie souvent implicite, que les intellectuels, pas plus que les traditionalistes Africains, ne pourraient exposer dans un discours impromptu. Philosophie inconsciente, qu'il faut extraire de tous les éléments de la culture populaire. Une étude serait à faire par exemple sur l'argent. La richesse individuelle est-elle vue d'un œil favorable dans une société qui se veut égalitaire ?

Examiner en détail les réticences qui peuvent naître devant les technologies modernes serait un long travail. Il faudrait cependant l'entreprendre pour trouver pièce à pièce les remèdes permettant de l'introduire dans l'édifice complexe d'une société, sans risquer de la faire éclater. Nous nous contenterons ici d'énumérer, comme en un plan d'études, les divers points sur lesquels des réflexions s'imposent : sur la technologie des matériaux et des gestes, sur celle des méthodes de pensée, enfin sur les organisations économiques ou sociales au sein desquelles peut s'employer la technologie.

I. — MATÉRIAUX, GESTES ET TECHNIQUES.

GESTES D'ABORD.

Les ethnologues soulignent les fréquences des gestes de percussion lancée par opposition à la percussion posée. La sculpture par exemple se fait en Afrique à l'herminette alors que l'Europe emploie ciseau ou couteau. La houe du cultivateur est brandie et lancée, alors que la bêche européenne est posée. On pourrait multiplier les exemples. La technologie moderne fait appel à des gestes soigneusement mesurés : un levier à déplacer, un commutateur à basculer, ou un bouton à enfoncer n'exigent aucune puissance musculaire. Mais l'opérateur doit suivre le parcours pour sentir ou entendre si quelque résistance se décèle et y remédier. En général, ce n'est plus la force de l'ouvrier qui est requise, mais son attention : dans le passage à la culture attelée, une force extérieure, ici celle de l'animal, vient remplacer le muscle de l'homme.

L'outillage, d'ailleurs, est transformé. L'artisan africain ne dispose pas d'une grande variété d'outils : ceux-ci ne sont guère spécialisés, ce qui se comprend puisque les tâches à accomplir ne sont pas analysées comme diverses. On trouve encore dans l'atelier des outils de hasard, les pierres sur lesquelles le forgeron frappe son fer, les tessons de poteries qui reçoivent la masse d'argile que façonne la potière et tiennent lieu de tour.

Devant l'attitude de l'ouvrier travaillant selon la tradition, on est

13 AVRIL 1986
O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire
N° : 20 040
Date : 13, 20, 27
In: de l'Asie en Afrique : Etudes Politiques,
Economiques et Sociologiques Africaines,
N° 203-204, Dec. 82 - Janv. 1983, pp. 46-65.

tenté de faire appel au vocabulaire de la psychologie : il s'agit de réaction et d'équipement de type « primaire » alors que l'artisan rural européen a une attitude secondaire. L'Africain attaque une matière brute, minéral, tronc d'arbre, alors que, déjà au Moyen Age, Européens ou Extrême-orientaux mettent en œuvre des matières déjà travaillées : des planches, des blocs de fers. Une première élaboration a permis des transports plus faciles et une accumulation de la matière première en vue de l'utilisation ultérieure. L'ouvrier a prévu et organisé l'approvisionnement de son atelier.

SOPHISTICATION DES MATERIAUX.

La construction de la maison en terre le montre bien : le paysan normand taillait les bois qui composeraient le treillis de son colombage, préparait tenons, mortaises, chevilles, etc., parfois des parpaings de terre ou de marne étaient fabriqués d'avance. Si bien que la construction proprement dite était une sorte de montage fort rapide. Dans diverses coutumes, le fiancé, aidé de ses camarades, devait édifier en une seule nuit la maison qui serait celle de son futur ménage.

En Afrique, les gaules sont retailées et mises en place, la terre malaxée et modelée autour de la carcasse, au fur et à mesure de l'avancement du travail. Souvent d'ailleurs, surtout dans les métiers modernes, l'ouvrier prend un recul plus grand encore vis-à-vis de son travail. Il passe beaucoup de temps à fabriquer outils et ustensiles : il est outilleur ou affûteur, il prépare des moules ou des formes dont il se servira plus tard. Cela le mène à prendre vis-à-vis de son œuvre une distanciation marquée. Sa production d'ailleurs se trouve quelque peu uniformisée, standardisée par l'emploi.

LES IDEOLOGIES DU TRAVAIL.

Au-delà de ces gestes, au-delà de cet outillage et de ces matériaux mis en œuvre, il faudrait examiner l'idéologie qui les anime : idéologie du travail bien fait qui glorifie l'artisan et l'incite au perfectionnisme — idéologie du travail par action surnaturelle qui peut inciter les masochistes à prendre « le labeur » comme une peine rédemptrice, mais peut aussi amener des paresseux à esquiver, réduire la corvée — idéologie du travail qui permet d'accéder à la richesse. Ici la force est exaltée, et les concours du meilleur bûcheron mettent en valeur les athlètes, ailleurs c'est l'adresse qui passe au premier plan, ailleurs la patience, ailleurs encore la rapidité. Il faudrait voir à travers les mythes, les contes ou les conversations quelles sont les attitudes de l'opinion publique vis-à-vis du travail.

A lire certains romanciers africains, il semble que la « bonne attitude » est une attitude de fierté et de respect vis-à-vis de la matière et des puissances surnaturelles qui la gouvernent. Il est fréquent que les travaux agricoles s'accompagnent de prières et Camara Laye (dans « l'enfant noir ») le bijoutier doit se faire un allié de l'esprit qui gouverne l'or en renouvelant rites et réceptions

à chaque phases de son travail. La nature est sacrée. Il faut collaborer avec elle, lui ravir ses dons serait de l'impiété.

On est bien loin en Afrique de l'esprit prométhéen qui sommeille dans le cœur de tout Européen et plus encore de tout Américain comme en témoigne Walt Withman. Tout ceci peut sembler déterminant dans les travaux qui s'exercent directement sur la matière. Mais la plupart des techniques modernes s'exercent sur des éléments déjà très sophistiqués, métal en feuilles, produits chimiques, fibres déjà élaborées. C'est un univers de matériaux n'appartenant pas à la nature, auquel le fils du paysan qu'est tout ouvrier noir peut se sentir étranger. Il est nécessaire que cet univers puisse se trouver intégré dans sa vision du monde, sinon il se déplacera à travers ces objets avec la méfiance et l'absence de simplicité que l'on éprouve dans un monde inconnu où rien n'est prévisible, où le geste que l'on croit anodin peut se révéler explosif. Comment, dans un tel esprit comprendre comme raisonnable la technologie et surtout comment la dépasser et l'améliorer ? Il suffit de sentir l'aura de peur instinctive qui accompagne l'industrie nucléaire pour comprendre ce malaise de tant d'ouvriers africains devant la culture technologique. En effet, limiter la réflexion aux gestes, aux matières premières, aux outils et à l'attitude affective de l'homo faber serait ne voir qu'un aspect somme toute mineur des choses. C'est toute une culture qui est en question.

II. — TECHNOLOGIE ET MONDE A RAISONNEMENT.

Toutes les données d'expérience, toutes les idées qui en sont tirées et tous les raisonnements construits pour appréhender le monde et l'utiliser méritent examen. Car la technologie moderne ne peut pas s'accommoder de n'importe quelle philosophie.

Et, tout d'abord, une méthode de pensée. Les Africains d'hier étaient profondément imprégnés du culte des ancêtres : dans une telle perspective, il est évident que le passéisme a plus de chance de se développer que le culte du progrès. Si les ancêtres défunts sont plus ou moins divinisés, il est normal que l'époque où ils vivaient soit considérée comme bénie. L'âge d'or est dans le passé. Les civilisations occidentales (ou marxistes) au contraire, héritières de l'espérance eschatologique chrétienne, juive ou musulmane, marquées par les réflexions scientifiques sur l'évolutionnisme dépositaires depuis le XVIII^e siècle de la notion du progrès sont tournées vers l'avenir. « AGE D'OR » DU PASSÉ OU « LENDEMAINS QUI CHANTENT ».

Cela ne veut pas dire que les Africains regrettent toujours le passé ; ils savent bien que la maladie, la famine, la guerre y étaient souvent menaçantes. Ils n'ont pas oublié que du temps de leurs ancêtres toutes sortes de commodités n'existaient pas. Mais ils sont tiraillés entre le goût du moderne et de ses plaisirs et la dignité du passé qu'ils croient souvent glorieux et où leurs ancêtres disposaient de toutes sortes de pouvoirs surnaturels. Ainsi écartelés, ils ne peuvent s'orienter franchement vers l'avenir. Leur conscience est

30 pleine de nostalgie ou de remords devant un choix qu'ils redoutent et qui leur paraît un reniement.

TEMPS ET ESPACE.

Il faudrait examiner les notions d'espace et de temps sous-jacentes aux cultures africaines. L'Occident vit dans un continuum temporel homogène, partout semblable à lui-même et partout divisible. Cela coïncide parfaitement avec le temps des horloges, qui est aussi celui du déroulement des processus mécaniques et par conséquent des technologies de cet ordre. Rien ne prouve que le temps des autres cultures et leur espace ressemble à celui-là, mais il est certain que les processus mécaniques ou chimiques sont liés à un temps précisément mesuré et comptabilisé. La percée de notations subjectives dans ce temps pourrait être catastrophique. Pour l'espace, les nécessités sont analogues.

Les questions linguistiques se posent. Certaines familles linguistiques mettent l'accent sur des aspects non temporels des actions : il est certain que la culture moderne, en particulier sur le plan de la technologie, exige que les langues permettent des désignations claires dans le temps et dans l'espace. Pour des langues où ces notions n'étaient pas habituelles il peut d'ailleurs se produire une évolution. A travers la connaissance, en français ou en anglais, des « temps » verbaux, la sensibilité au déroulement temporel peut amener une transformation des langues locales s'adaptant à présenter des idées nouvelles.

PROMETHÉE.

Une attitude dominatrice ou une attitude soumise devant la nature vont orienter très diversement la pensée du technologue. Celui-ci voudra simplement imiter la nature, tandis que celui-là voudra la corriger et imposera des alignements rigoureux des angles droits... Un exemple montrera bien le caractère gratuit de certains choix des technocrates. Un agronome projetait de moderniser une palmeraie. Il songeait à introduire des plans nouveaux et voulait refaire les parcelles selon un plan régulier pour pouvoir planter selon un alignement rigoureux. Sociologue, je lui indiquais qu'il allait perturber par ces remaniements toutes sortes d'héritages, d'attachement au sol et je lui demandais quelle était l'utilité de ces perspectives orthogonales : « aucune nécessité technique, aucun emploi d'outillage, aucun espacement biologique indispensable ne l'impose, me répondit-il, c'est pour que ce soit beau ». Une telle argumentation est sans valeur. Chacun est libre de voir l'esthétique à son gré.

Développant cette orientation d'esprit, certains préféreront une création absolue, une innovation totale tandis que d'autres aimeront mieux l'utilisation des modèles traditionnels adaptés au but poursuivi. Le technologue doit rester parfaitement disponible et n'imposer les détails retenus par l'Occident que dans la mesure de leur nécessité. Dans toute la mesure où c'est possible il faut qu'ouvriers et

cadres africains disposent le milieu à leur gré, pour s'y sentir à l'aise. Les techniciens modernes sont volontiers fiers de leur outillage et affichent une attitude orgueilleuse qui n'est peut être pas acceptée en Afrique. Une telle attitude n'est pas liée nécessairement à la technicité. Mais ce que l'on ne peut éviter, c'est l'idée de responsabilité dans l'activité engagée : il n'est pas possible de s'en débarrasser en invoquant la chance où les puissances invisibles.

La culture technologique moderne exigera également une solidité de la personnalité : l'ingénieur ou le technicien ne peut pas se laisser emporter par les événements, changer de personnalité et d'actions selon le flux des circonstances ; un processus lancé, engage trop pour que l'on accepte les risques de le voir avorter. Dans le domaine intellectuel des conditions s'imposent aussi. Certains répètent que le rationalisme cartésien est une mode européenne (ou française) de raisonnement. Certes, le rationalisme étroit, le scientisme borné ne sont pas acceptables. « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, que n'en rêve ta philosophie », disait déjà Hamlet. Il faut donc rester perméable au système, ne pas le répéter à priori.

MYSTÈRES ET RELIGIONS.

Mais il y a un goût du mystère avec lequel la pensée technique moderne ne peut coexister. Que le mystère persiste, soit. Mais il ne saurait être question de s'en accommoder, de s'y complaire, de le rechercher. Les fidèles de n'importe quelle religion déiste estiment que Dieu, créateur des lois de l'Univers, peut transgresser ces lois et faire des miracles. Ils estiment aussi que Dieu, infiniment supérieur à l'homme est infiniment au-delà de toute connaissance rationnelle. Quel que soit l'effort humain, des mystères persisteront. Mais les religions monothéistes affirment aussi, avec la bible, que l'homme a pour devoir de réfléchir et de comprendre. L'intelligence de l'homme est « à l'image de Dieu ». La raison est donc hautement respectable — quelles que soient ses méthodes —, une renonciation obscurantiste à toute science et à toute action n'est pas dans la ligne des grandes périodes religieuses : il n'est que de songer à la floraison scientifique et technique de l'Islam du Moyen Age.

Favorable à la réflexion dans le domaine de la connaissance, l'Islam et le Christianisme le sont aussi à l'action. Point n'est besoin de le démontrer pour le Christianisme, où l'activisme européen a toujours trouvé depuis la Renaissance un climat favorable. L'Islam a-t-il mis davantage l'accent sur la contemplation, le renoncement, la recherche mystique selon les lieux et les époques ? En réalité, les musulmans ont été des hommes d'action toujours prêts à agrandir le royaume d'Allah. L'obéissance, le fatalisme, dont on parle souvent, n'empêchent pas d'agir.

MAGIE.

La mentalité de l'homme féru de magie est très particulière : pour lui, les causalités naturelles évidentes sont sans intérêt. Il cherche au-delà une explication magique à ce qui arrive. L'action magique

52

dispense de l'action technique : elle est un autre moyen plus court et plus rapide d'atteindre l'objectif poursuivi. Dans l'esprit du magicien d'ailleurs, la magie n'est qu'une technique, entre autres, peut-être plus séduisante parce qu'accompagnée des rites poétiques, parés du prestige de la musique, de la danse. L'homme religieux attend le résultat de la volonté des divinités, mais s'en remet à la discrétion de celles-ci pour l'action : par ses prières, il demande aux puissances surnaturelles de lui accorder une bonne récolte, une guérison... L'homme de la magie, au contraire, est persuadé qu'il agit sur les puissances, qu'il les contraint à accorder ce qu'il veut : ses rites, ses chants, ses gestes, ses sacrifices, les objets qu'il manie, les poudres ou les herbes qu'il mélange ont une action contraignante sur l'au-delà. Même si le but recherché est semblable : récolte, guérison ou protection quelconque, la méthode et surtout l'attitude spirituelle, sont à l'opposé : le religieux demande en suppliant, le magicien manipule ses outils mystiques et fait agir à son gré le surnaturel.

Si sa mentalité et son action sont proches de celles de n'importe quelle technique, la magie en est l'ennemie. Plutôt que de chercher les causes par une analyse minutieuse, plutôt que d'agir en employant patiemment les outils, des matériaux, des procédés sans cesse améliorés, le magicien prétend tout savoir et tout résoudre en mobilisant un pouvoir surnaturel. Par là-même, il démobilise la raison quotidienne, la force d'attention, le travail. A quoi bon peser les conditions et les circonstances, à quoi bon s'efforcer et se fatiguer si le résultat est à portée de qui a « le bon médicament ». A quoi bon se montrer prudent et avisé si tout effort peut se trouver ruiné par une offensive mystique de quelque pouvoir ennemi, mobilisé par des sortilèges. Tout cela est parfaitement actuel. Il ne s'agit pas de croyances dépassées et folkloriques. Des étudiants, des écrivains, en font état comme de la « science des ancêtres » et crient au génocide culturel si le professeur européen se déclare incrédule et prétend exorciser ces vieux démons. Comment s'en étonner puisque l'on voit, dans la très moderne Californie, les sectes les plus irrationnelles trouver des fanatiques. Analyse, études de la méthode expérimentale, recherche des causes et des conséquences, tous les principes de la logique sont utiles, de la causalité à l'identité.

RATIONALITÉ.

Depuis quelques décennies, il est de bon ton, en Afrique, de se démarquer du cartésianisme. Descartes ne serait bon qu'à opérer une aliénation culturelle, à contraindre les esprits africains à se soumettre aux modèles de pensées des Blancs. Bien sûr, la raison cartésienne ne règne pas de droit divin et si d'autres logiques peuvent la supplanter, tant mieux ; la diversité est toujours un enrichissement. Il n'est pas question non plus de stériliser la recherche, ni de nier la part de mystère ou d'hypothèse qui règnent toujours dans les explications scientifiques. Il faut simplement exiger toujours la plus grande rigueur dans les raisonnements, les évidences les mieux étayées, les contrôles les plus sévères.

Dans la rencontre entre la culture technologique et l'Afrique, rien ne va de soi, contrairement à ce que pensent souvent avec quelque naïveté des technocrates. Ils croient toujours que l'efficacité de leurs techniques suffit à les rendre désirables pour tous les peuples. Le nombre d'enseignants susceptibles de divulguer ces techniques serait, pensent-ils la seule limitation à la pénétration de la technologie et de l'efficacité modernes. C'est oublier tout un pan de la réalité. Il ne s'agit pas seulement d'implanter la technologie scientifique, mais de familiariser suffisamment l'élite avec elle pour qu'elle puisse en prendre à son aise, accepter (ou refuser) tout ou partie, et surtout repenser les problèmes, pour réinventer, si possible, des solutions originales. Il faut des esprits originaux, informés des solutions retenues par d'autres mais suffisamment libres pour ne pas se sentir liés par les problématiques et les solutions d'autres cultures.

PAS DE RESPECT SUPERSTITIEUX DE LA TECHNOLOGIE.

Il faut éviter un écrasement des scientifiques ou des technologues africains devant les résultats de la recherche moderne. La moisson est belle, mais il y a toujours à faire. Former certes, mais former des esprits libres, qui ne soient pas asservis par le respect excessif des pionniers.

Mais la technologie suppose deux conditions. Elle doit apparaître désirable et nécessaire. Elle est loin de l'être pour tous. Certains planteurs voudraient un tracteur. Parce qu'ils ont entendu dire qu'en Europe ou en Amérique il y en avait partout. D'autres y voient l'instrument d'une force quasi magique, sans avoir réfléchi au moyen de s'en servir, au dessouchage préalable, ou à la lutte contre l'érosion, aux « façons » agricoles qui justifient cet outillage, à l'extension des cultures qui devient possible, aux conséquences économiques de cet équipement à sa rentabilité.

Certains planteurs, loin de rêver à un avenir paradisiaque et mécanique, ont la modestie de rejeter ce désir. Ils savent où ils pressentent que c'est tout un genre de vie qui est en question, une hiérarchie sociale qui va s'instaurer avec des inégalités économiques, se superposant ou s'opposant aux inégalités sociales traditionnelles, nées de l'âge ou de la naissance. D'autres, enfin, devinent que gagner davantage c'est dépenser davantage, se créer des besoins nouveaux.

Il faut enfin que la technologie n'apparaisse pas oppressive à ceux à qui elle est offerte. L'époque actuelle était celle du soupçon, tout ce qui est enseigné, tout ce qui est offert est examiné avec une suspicion infinie par tout intellectuel qui se respecte.

Y a-t-il une motivation pour le progrès, le public a-t-il pris conscience véritablement d'une pauvreté, d'une lacune. Si oui, on peut y parer, sinon il faut d'abord que le désir au progrès apparaisse bien nettement.

La greffe de la culture technologique sur le vieux tronc africain

est une opération plus complexe qu'il ne paraît. Il ne s'agit pas seulement d'un apport qui s'ajoute à ce qui est déjà dans les esprits. Pour qu'il n'y ait pas rejet, les esprits doivent être préparés.

Le mythe du Progrès est un élément favorable et l'ambition d'un accomplissement personnel à travers la richesse est une puissante motivation. Mais cet objectif est rarement atteint en Afrique où les hommes sont habitués dès leur enfance à faire passer le groupe avant l'individu, à s'effacer au profit de la collectivité, à faire oublier leurs caractères individuels de crainte d'attirer la jalousie et la sorcellerie. La réussite personnelle n'est pas un but admis par la morale sociale.

La pensée magique doit être dominée. Le positivisme, opposé aux croyances religieuses, n'est pas nécessaire, mais il faut que la religion accepte de bénir l'action et l'intelligence de l'homme. La personnalité doit être suffisamment affirmée pour qu'un engagement définitif puisse mettre la vie quotidienne à l'abri de l'instabilité.

En définitif, il faut que les sujets soient suffisamment familiers avec les technologies occidentales pour n'être pas pétrifiés de respect en leur présence, sinon ils ne pourraient plus être créateurs et s'approprier les techniques comme leurs choses. Une difficulté supplémentaire se rencontre souvent : l'Africain vit simultanément dans deux mondes. A son atelier il est dans le monde moderne de la technique, de la science et de l'économie moderne. Chez lui, dans sa famille, il est dans le monde traditionnel imprégné de sacré et de magie. Unifier ces deux personnalités est très important pour que les hommes se sentent à l'aise et pour qu'ils puissent penser et agir efficacement sans être freinés par des inquiétudes ou des remords. Aller de la culture moderne à la culture traditionnelle et réciproquement devrait être une démarche facile et enrichissante. Trop souvent, les Africains n'acceptent pas de tenter cette intégration, ou ne songent pas à la faire.

III. — INSTITUTIONS ECONOMIQUES ET SOCIALES FACE A LA TECHNOLOGIE.

Ne faut-il pas considérer comme un équipement technique, d'une nature spéciale il est vrai, les usages et les idées sur l'entreprise, le commerce, le profit, l'organisation. Concevoir une association, mettre sur pied une équipe de travail, répartir fonctions et profits est aussi important que de manier un marteau. Il s'agit de techniques matérielles ici, de techniques juridiques ailleurs.

Une autre considération justifie un examen des cadres sociaux, traditionnels ou non.

Introduire une technologie, c'est modifier les esprits mais c'est aussi modifier les liens sociaux. Celui qui laboure à la houe a besoin de vivre et de travailler au sein d'un groupe pour éviter certains risques. Celui qui laboure à la charrue peut s'en tirer seul, mais s'il ne va plus aux corvées d'entraide, il s'exile hors de sa communauté villageoise.

Dans les sociétés bien intégrées, comme étaient les sociétés paysannes qui ont fonctionné depuis l'époque néolithique jusqu'avant-hier, groupe de production, cellule sociale et techniques se combinent harmonieusement par de lentes adaptations instinctives. L'homme perçoit dans sa vie une certaine unité. Il est évident que les technologies nouvelles exigeront des groupes d'un type nouveau. Déjà, au XIX^e siècle, l'industrie a partout séparé la cellule où l'on vit et celle où l'on travaille et créé des solidarités nouvelles.

Cette évolution se fera-t-elle dans le même sens en Afrique ? Les techniques nouvelles se traduiront-elles par l'extension des formes économiques et sociales déjà répandues dans l'Occident ? Entreprises privées, capitalisme, classes sociales sont-ils liés irréfragablement aux formes techniques ?

Il est utile d'analyser les caractéristiques des sociétés traditionnelles pour voir ce qui est important, ce qui est menacé, ce qui pourrait être transplanté dans un monde nouveau.

LA CELLULE DE PRODUCTION ELEMENTAIRE : LA FAMILLE.

La famille est à la fois cadre de vie, milieu de travail et cellule de production. D'autres institutions sont présentes, villages, classes d'âge, associations initiatiques, mais leur rôle dans la production est faible ou nul. Dans certaines régions, les classes d'âge organisent certains travaux collectifs, labours, qui réunissent en une ligne des dizaines de participants au rythme des tambours, chasses au filet ou pêches. L'influence des classes d'âge pour tout semble diminuer partout, la famille seule possède une certaine stabilité. Encore faudrait-il nuancer l'affirmation. Jadis, la famille étendue qui groupe autour d'un patriarche, ses frères, fils, petits-fils et neveux était quasi la règle et les familles de ce type groupaient 100 ou 200 personnes. Cette forme devient rare. Les descendants restent groupés autour du père, mais l'ensemble se rompt à la mort de celui-ci. Le ménage reste la cellule essentielle, qu'il soit monogamique ou polygamique. Mais sa stabilité est menacée. Jadis, la famille étendue assurait un encadrement de chacun, même lorsqu'elle ne jouait pas le rôle d'une cellule de production, elle assurait la stabilité matérielle de la population. Ceux qui émigraient temporairement, revenaient au village où tous ceux qu'ils aimaient étaient restés. Avec la perte d'autorité des familles étendues, il est probable que le déracinement se fera sentir. Ces organisations sont fournies par la nature, transmises depuis les ancêtres, liées à la génération et à la filiation dont on sait le caractère sacré. De droit divin en quelque sorte, elles ne sont pas objets de réflexion critique, de projets d'améliorations. A l'intérieur d'un cadre coutumier, qui semble imposé par la nature, des aménagements sont possibles. Tel polygame répartit entre les foyers de ses épouses, les étrangers, hôtes et travailleurs, ou les dépendants ; tel autre allait même jusqu'à répartir arbitrairement entre les épouses, les petits-enfants pour éviter qu'il n'y ait entre mères et pères ou entre frères des rapports préférentiels qui auraient engendré des possibilités de clivage.

Les statuts familiaux sont nés du sang et non pas construits en vue des nécessités économiques ou techniques : il n'y a pas, bien entendu, de sélection de regroupement selon les aptitudes professionnelles, selon la force ou l'âge. La société familiale témoigne de toute la diversité physiologique de l'être humain.

Groupe non spécialisé, la famille exerce toutes les fonctions nécessaires à la survie de l'homme. Elle est entreprise agricole, mais elle est aussi l'église qui vénère les dieux où les ancêtres.

On y fait l'éducation des enfants, mais aussi la cuisine. Ses membres se livrent au commerce pour eux-mêmes ou pour la collectivité. Dans les régions où les métiers ne sont pas le monopole des castes, chaque famille fabrique tout ce dont elle a besoin et essaie de disposer parmi ses fils aussi bien de pêcheurs, que de vanniers, de maçons que de menuisiers. Le mythe d'une auto-suffisance totale anime beaucoup de vieux et les incite à faire apprendre à leurs ressortissants les métiers les plus variés. Les patriarches, d'ailleurs, tiennent à conserver tous les pouvoirs. Parmi les populations islamisées, chaque chef de famille s'efforce d'avoir sa mosquée pour présider la prière. Il peut ainsi conserver le pouvoir spirituel que le culte des ancêtres réservait naturellement au plus vieux de la génération la plus ancienne — le plus proche des morts.

La famille englobe la vie affective de ses membres dans sa totalité. Tous les contrastes s'y retrouvent, selon les recontres, de la gaieté la plus libre à la tension la plus marquée, de la liberté d'allure complète au respect craintif devant les vieux. Chacun sait que la famille offre une protection totale, mais chacun sait aussi que l'on ne peut être ensorcelé que par ses proches.

GRUPE NON SPÉCIALISÉ.

L'individu dans la totalité se trouve encadré au sein de la famille. Nos clubs ou nos associations sont spécialisés : on y vient pour faire du sport ou pour défendre une cause. L'atelier est le lieu du travail. Y montrer ses bonnes manières serait incongru et prétentieux. Dans la corporation du Moyen Âge ou dans les compagnonnages au siècle passé, au contraire, l'association professionnelle assurait une éducation et un contrôle total de l'individu : il y acquérait des connaissances et une expérience professionnelles, mais il devait y faire preuve de bonne éducation, surveiller sa tenue à table, son langage. Le groupe assurait ses loisirs et lui fournissait ses relations sociales... L'exemple des « Cayennes » où se retrouvaient les compagnons du tour de France est formel. Les règlements sont vétilleux à l'extrême sur des points qui nous paraissent parfaitement étrangers à l'aspect professionnel à qui nous croyons pouvoir réduire les associations compagnonniques, et nous pourrions croire que les immixtions dans la vie privée étaient insupportables. C'est probablement inexact et cet encadrement était probablement ressenti comme maternel.

L'autorité qui s'exerce au sein de l'entreprise familiale africaine

n'est pas davantage une contrainte, mais un manque d'intérêt. Son absence serait un symptôme d'abandon. Le père de famille africain est parfois tyrannique, en effet, exigeant ou interdisant des mariages, des migrations, des orientations professionnelles. Le passage de cette omnipotence à un régime de liberté pour les adultes n'est pas facile à accomplir, ni pour celui qui a le rôle du père, ni pour le jeune homme qui est assujéti.

Le mélange de tous les registres est une constante de la famille en tant que cellule de production. Celui qui y vit est engagé non seulement de toute sa force du travail, mais de toute son intelligence et de tout son être. Formé de la sorte, il ne s'habitue pas à distinguer entre un jugement portant sur son travail et un jugement existentiel : on voit à travers les tests que les ouvriers africains assimilent leurs qualités professionnelles, leur loyalisme à l'égard de l'entreprise ou du chef de service, ou leur attitude morale générale.

Dans la cellule professionnelle qui au cours des siècles a modelé la personnalité, l'Africain était habitué à mélanger sentiment et raison, tyrannie et indulgence. La fidélité totale à l'égard de la famille va de soi, le respect du bien collectif est évident. Mais, d'un autre côté, pourquoi ne se servirait-on pas des produits. Au sein de la famille, l'Africain sera un travailleur obéissant et dévoué. Mais il compte bien sur une prise en charge totale. La famille assure sa sécurité en le soignant s'il est malade, en le protégeant de dangers surnaturels et de sorciers, le nourrit, le loge, prend soin de lui s'il devient infirme... Le patriarche, jadis, mariait ses ressortissants. Ce constant recours au paternalisme n'est certainement pas propice à la sélection et à la formation de tempéraments indépendants avides de prendre des initiatives, inventifs, prêts au risque s'il y a des profits, prompts à saisir les occasions imprévues.

ENTREPRISES FAMILIALES MODERNES.

La famille fournit en général les cadres de droit et de pensée pour toute entreprise économique. Avec la force des liens interpersonnels, on pourrait escompter une solidité à toute épreuve des associations et un respect général du bien commun. En fait, les cadets chargés de gérer boutiques et succursales font leur travail sans rechigner sur les horaires et souvent sans rémunération. Mais ils estiment avoir autant de droits sur le stock de marchandises que le fondateur responsable. En conséquence, ils n'hésiteront pas à prendre objets ou argent. Bien des commerçants ou entrepreneurs regrettent amèrement de n'être pas suffisamment éloignés de leur famille et de subir le parasitisme de leur parentèle.

En général, l'entreprise africaine n'est pas conçue comme une personne morale indépendante de son fondateur. Cette idée pourrait facilement être défendue à propos des familles étendues, exploitant un certain terroir. Une telle famille peut, comme elle le prétend, être indestructible puisqu'elle se renouvelle de génération en génération et survit à tous ses membres. Cependant, toute son activité se passe en production et consommation, pratiquement hors du monde

des échanges économiques. La notion de personne morale, de société, extérieure et supérieure à ses membres ne s'est donc pas imposée. Sur le terrain de l'économie « moderne », dans le domaine du commerce, de l'artisanat, de transports de l'industrie alimentaire ou forestière, des entreprises ont été créées, mais elles n'ont pas d'existence en dehors de leur fondateur et ne lui survivent pas. Les droits coutumiers, en effet, sont peu explicites au sujet des biens en général, et des successions en particulier. Souvent, les biens reviennent à un frère du défunt, et non à un des descendants. On cite toujours des cas dramatiques où, à la mort d'un homme moderne, cultivé selon les normes occidentales, un parent resté englué dans les traditions a revendiqué l'héritage et l'autorité sur une veuve habituée à l'indépendance des citadins et sur des enfants élevés à la moderne.

L'entreprise survit difficilement à son fondateur. Cela entraîne une conséquence grave : les banques hésitent à prêter à des entreprises aussi fragiles que l'homme.

Cette liaison totale entre le commerçant et sa boutique se retrouve aussi à travers les conceptions que l'Africain peut se faire de sa comptabilité. Il ne distingue pas le stock de sa boutique de ses réserves propres et n'hésite pas à « manger son fonds » s'il vend corned-beef ou sardines. Chaque soir, il veut dans sa poche les recettes du jour. Cela rend bien difficile toute réflexion sur les comptes et sur la marche de l'affaire.

DIFFICULTÉS DU CALCUL ECONOMIQUE.

Tous les éléments du calcul économique sont mélangés, comme l'entreprise moderne est intégrée au patrimoine et à la personnalité de ses fondateurs, comme l'exploitation agricole ancienne est entièrement intégrée à la famille. Une autre difficulté du calcul économique apparaît lorsqu'on interroge un peu plus à fond des Africains sur leurs conceptions en la matière. On constate immédiatement que le profit financier n'est qu'une facette de la réussite économique. L'argent compte certes, mais aussi (et peut-être davantage) le prestige, l'extension de la vie de relations, la solidité familiale. Contrairement à son homologue d'Occident ou d'Extrême-Orient, l'industriel ou l'artisan africain ne modifiera pas ses techniques selon la ligne du plus grand profit escompté. Peut-être préférera-t-il travailler de façon moins efficace, avec un outillage plus fruste, mais employer de plus nombreux parents. Peut-être renoncera-t-il à une installation florissante pour se rapprocher de sa famille s'il en a la nostalgie, ou pour s'en éloigner s'il se croit parasité. Sans compter les terreurs irrationnelles, les abandons motivés par la crainte de la magie ou de la sorcellerie, par la crainte de susciter la jalousie. La technique et le profit économique sont loin de commander.

La plupart des cultures africaines mettent l'accent sur les relations entre les hommes et présentent comme peu importantes les relations entre les hommes et les choses. Beaucoup de biens, objet de commerce, sont à peine considérés comme objectifs, ils restent liés à celui qui les a produits, ne prennent de valeur que parce qu'ils

sont consommés ou transmis par quelqu'un. On a bien souvent relevé que des vaches avaient une valeur non pas en fonction de leur poids, de leur santé... mais selon la souche dont elles provenaient. On comprend bien d'ailleurs que le cadeau d'un ami ou le souvenir du troupeau familial ait une valeur particulière. Des objets sont tellement liés à leur propriétaire que personne d'autre que lui ne peut en faire usage : c'est ainsi qu'il y a encore peu de temps tous les biens d'un chef étaient détruits à sa mort en R.C.A. Les choses restent subjectives et n'ont pas d'existence objective méritant considération. Le choix des métiers se fait selon des critères qui ne sont pas ceux du rendement financier. Un père avait orienté son fils vers les métiers du fer parce qu'il souhaitait qu'à force de manier ce métal il devienne « fort comme du fer ». Après tout, les routiers d'Europe adoptent entre eux une hiérarchie établie selon la puissance de leur « bahut ».

POUSSÉE INDIVIDUALISTE.

Tout ce fonds culturel est peu favorable au développement de l'individu. Rien n'encourage l'originalité, l'homme y est constamment encadré. Aucun aiguillon ne l'incite à l'innovation, au progrès. L'argent tombe dans la masse commune, à moins qu'il ne soit converti en cadeaux inévitables. Bien pire, celui qui réussit mieux que ses frères est soupçonné. Il doit sa réussite, pense-t-on, à quelque fétiche. Et ceux-ci doivent leur efficacité à des « sacrifices » : celui qui en dispose a consenti pour les acquérir à la mort de quelque proche. La réussite fait peser un terrible soupçon sur celui qu'elle comble. D'ailleurs la jalousie naît vite dans un milieu où l'égalité dans la pauvreté est quasi une règle morale. Et la jalousie est censée se traduire par des vengeance habilement dissimulées. Inquiétude, suspicion ravagent des collectivités entières.

Au Gabon, la crainte de « l'evur », ce « vampire qui marche de nuit » est partout présente. Dilemme insoluble, car celui qui porte en lui l'evur peut ne pas s'en être rendu compte. Il s'échappe en effet pendant le sommeil, hors du contrôle de la conscience. Dans les ombres du rêve, il dévore l'âme de ses victimes. Dévoreur et dévoré se croient peut-être sincèrement amis, mais tout incident est analysé avec circonspection. Recours aux devins, aux sortilèges de protection ou d'attaque, aux poisons d'épreuve. La littérature ou les films africains évoquent souvent ces drames, non pas comme des fictions, mais avec un accent de vérité émouvant. Cela a été décrit aussi bien dans les livres des ethnologues que dans les reportages filmés. La littérature africaine y fait souvent allusion et des films utilisent ces histoires, soit pour tenter de les dénoncer, soit comme un moteur de l'action. On comprend l'inanité d'une pédagogie basée sur l'émulation et incitant les enfants à faire mieux que leurs condisciples.

Les Africains répondent parfois que si leur culture n'exalte pas l'individu autonome, responsable... elle favorise la chaleur d'une communauté. C'était probablement vrai jadis où les « déviants » pouvaient trouver un exutoire dans des rôles marginaux - artiste,

magicien, dirigeant des sociétés secrètes ou prophète de cultes nouveaux. Mais aujourd'hui chacun a pris conscience de sa propre et irremplaçable personnalité, de l'unicité de son existence. La mutation est en cours et elle est douloureuse.

EXIGENCES DE LA TECHNOLOGIE ET ENTREPRISES MODERNES.

Entraînés par l'habitude, nous pensons volontiers que toute l'organisation moderne, dans le monde économique tout au moins, est exigée par la technologie et installée au mieux pour résoudre les problèmes de production et d'échanges. En réalité, il faut mettre en question toutes ces structures pour chercher si d'autres ne seraient pas aussi efficaces et plus propices à l'épanouissement de l'homme. La mise en cause de la société de consommation nous a appris que beaucoup de nos besoins étaient en réalité fallacieux, artificiellement créés par la publicité et parfois même dangereux. Divers courants de pensée mettent l'accent sur la convivialité, le cadre de vie, le respect de la nature... La technologie orientée vers le profit économique illimité n'est plus la seule norme.

Ceci prépare l'Occident à considérer que les « bonnes » solutions face aux problèmes techniques ne sont pas toujours dans la ligne suivie jusqu'ici, que les cultures extra-européennes peuvent choisir leurs options à elles, les nôtres n'ayant pas fait le bonheur, de l'humanité, ni même le nôtre. Et la civilisation occidentale, elle-même doit repenser des problèmes de croissance, de développement, de consommation et d'organisation puisque la logique des systèmes actuellement en service sur ces sujets semble mener à des impasses.

Deux ordres de questions se posent donc si l'on réfléchit à ces transferts de technologie. D'abord, les organisations au sein desquels va être mis en œuvre la technique sont-elles immuables, sont-elles parfaitement adaptées ? D'autre part, les objectifs que se propose la technique sont-ils importants, les produits que l'on veut fabriquer sont-ils utiles, correspondent-ils à des besoins véritables.

Des questions plus graves sont sous-jacentes, qu'il faudra bien se résoudre à mettre au clair. Quels sont les bénéfices tirés de cette implantation des technologies modernes, à qui vont ces bénéfices. Les techniques elles-mêmes peuvent-elles s'adapter. Notre but ici est de poser les questions, non d'y répondre. Dans certains cas, la réponse appartient aux gouvernements concernés, s'il s'agit de choix politique ou de plan d'avenir. Dans d'autres cas la population, dans ses élites tout au moins, est seule en mesure de décider. Trop souvent, en effet, les élites intellectuelles, les étudiants qui ne participent pas directement à l'action, les leaders de l'opinion publique n'expriment leurs critiques qu'après coup. Il est bon et utile de critiquer une opération quand elle en est encore au stade de conception. Quand elle est lancée, elle peut devenir irréversible, critiques et soupçons peuvent être démoralisants et démobilisants.

LES PROFITS DE L'ENTRÉE DANS L'ÉCONOMIE DU MARCHÉ.

Question de fond : qui bénéficie de l'implantation des techniques nouvelles ? La population acceptera la greffe si elle pense que son pays en tirera quelques profits. Si elle est persuadée qu'il y a une exploitation, un assujettissement quelconque, elle sera réticente. A juste titre. Elle pourrait même rejeter totalement le Progrès. Un film sénégalais le montre bien : l'auteur est persuadé que le développement de l'arachide est imposé aux paysans et dangereux pour l'équilibre de leur économie. Il leur conseille d'abandonner cette culture et de se limiter aux cultures vivrières revenant à l'autarcie. Des jeunes gens professent que les prêts consentis pour passer à la culture attelés, ligotent le paysan : « on le contraint à s'endetter » disent-ils. Ailleurs des étudiants souhaitent l'abandon du café ou du cacao, qui croient-ils, est cultivé pour l'Europe et à son profit.

Avant tout, il faut que l'opinion comprenne l'intérêt des techniques proposées, on ne fait pas le bonheur des peuples malgré eux. S'ils ont l'impression d'être contraints, la mauvaise volonté et le manque d'ardeur du travail ruineront les projets. La rancœur peut engendrer des réactions politiques graves. Certes, pour convaincre, il faut du temps. Mais il n'y a pas d'autre voie. Un long processus d'information et de discussion doit être mené d'autant plus mal aisé que les paysans vivent ou croient vivre dans une économie d'auto-consommation et non dans une économie du marché : ils s'imaginent souvent, en effet, que leurs champs produisent tout ce dont leur famille a besoin et que leur groupe social est auto-suffisant comme au temps des ancêtres. Peut-être se sentent-ils vaguement coupables d'avoir recours aux boutiques et, ce faisant, de laisser l'artisanat traditionnel décliner. On pressent d'ailleurs en France des réactions de ce type à travers les redécouvertes de l'artisanat, de l'année du patrimoine, des cultures régionales... La méfiance paysanne est de tous les pays mais la situation du tiers-monde l'accroît. Puisque de tous côtés, on a dénoncé des exploitations, colonialistes, impérialistes, capitalistes, le cultivateur flaire partout des pièges. Il faut, avec beaucoup de patience, le laisser désirer le progrès.

CAPITALISME ÉTRANGERS ET COOPÉRATIVES

Lorsqu'il s'agit d'une entreprise industrielle qui s'installe, ou adopte une technique nouvelle, il est bien évident qu'elle compte être le principal bénéficiaire. Mais selon les formes juridiques adoptées, le profit peut changer de destinataire. S'il s'agit d'une entreprise étrangère, le bénéfice sera réexporté sous une forme quelconque, sauf réglementation particulière. D'ailleurs le développement non contrôlé d'une entreprise peut être dangereux pour l'économie du pays, si elle crée une situation de monopole, si l'entreprise devient plus puissante que le pouvoir politique et le contrôle. Dans certains cas, l'Etat participe au capital et par conséquent aux profits. Le Gabon par exemple, en tire des recettes appréciables. D'autres ont adopté comme règle de conduite de créer des entreprises d'Etat afin de contrôler également activités et profits.

Ailleurs des entreprises sont fondées par des coopératives. On pourrait espérer que le public se sente alors responsable et participe aux travaux avec le zèle et le respect du bien social qu'il a pour son terroir familial. Il n'en est rien hélas. Le socialisme africain, auquel la vie communautaire semble prédisposer reste un idéal lointain. Nous sommes loin des coopératives suisses ou savoyardes. Cependant, même si la participation n'est pas bien forte, le profit revient à l'Etat ou aux associés. De toute façon, que ce soit par l'appropriation, par des parts de fondateurs, ou par le biais de la fiscalité, toute entreprise fournit des ressources à la collectivité publique. Faciles à percevoir, régulières, les taxes d'exploitation font bénéficier l'Etat de l'activité économique.

ETATS

Si les fonctionnaires sont payés, les dépenses du prestige assurées, les services liés à la souveraineté bien pourvus, le citoyen sans lien avec la fonction publique voit-il son sort amélioré ? En fait, certains Etats pratiquent cette politique économique. Ils favorisent les investisseurs étrangers, prélèvent taxes ou participations et redistribuent par le budget, grâce à des services sociaux développés, à une fonction publique nombreuse, et à des investissements publics, dispensateurs de salaires. Parfois un flot de prospérité industrielle suffit à fournir les moyens indispensables et à permettre de satisfaire, en consommations importées, une classe de fonctionnaires, lettrés, personnages influents. Le reste de la population vit dans un autre monde économique où l'auto-consommateur est complétée par quelques échanges sur le marché intérieur. Cela a été observé en Guinée : les boutiques sont presque toujours vides. Faute de cotonnades imprimées, de chaussures ou d'émaillés, le public des petites gens est revenu aux produits à l'artisanat, des samaras en cuir local aux marmites de terre.

Lorsque les solutions étatistes sont écartées, pour la gestion et la création des entreprises, la puissance publique peut chercher à favoriser les autochtones. A côté des faveurs bancaires, il est souvent nécessaire d'assurer une formation économique aux candidats entrepreneurs. La connaissance économique en effet ne va pas de soi et toutes sortes de notions doivent être acquises sur des sujets qui nous semblent élémentaires. Certaines tribus n'ont jamais consacré d'intérêt à l'économie et n'ont pas d'expérience traditionnelle en la matière : il faut faire passer dans les réflexes des notions comme la concurrence, la hausse en cas de rareté, la productivité, la formation des prix, les frais généraux...

Jusqu'à présent, les seules entreprises africaines ont été des entreprises personnelles ou des sociétés de personnes. Les capitaux n'ont guère été collectés pour s'investir librement. Les efforts pour créer une bourse de valeur à Abidjan doivent franchir ce pas : le bénéfice des technologies nouvelles pourra venir rémunérer et accroître des capitaux locaux. Une société capitaliste va-t-elle trouver là son origine, ou plus précisément, une classe capitaliste va-t-elle naître ?

SALARIÉS.

Les bénéfices des implantations nouvelles vont profiter bien entendu au personnel et lui seront versées sous forme de salaires. Les pouvoirs publics se trouvent alors confrontés à un problème. La pente naturelle des choses amène les industries à se concentrer dans la capitale ou dans le port. Les salaires versés aux ouvriers leur donnent un niveau de vie relativement élevé, plus élevés en tous cas que celui du paysan (en évaluations monétaire tout au moins). S'ajoutant à l'attrait, déjà énorme, qu'exerce la ville sur les ruraux, chaque implantation industrielle contribue à accroître les migrations et l'exode rural. Danger redoutable pour tous les Etats africains, où le taux d'urbanisation s'est accru dans des proportions considérables, sans commune mesure avec les emplois offerts. Il est donc indispensable que les pouvoirs publics s'efforcent d'équilibrer ces greffes d'économie moderne soit par un développement volontariste des campagnes, soit par une décentralisation étudiée.

Enfin à travers les salaires, une modification sociale se dessine : hors de l'autorité coutumière, des hommes acquièrent argent et prestige. Les salaires permettent aux cadets de devenir indépendants de leurs aînés, de vivre à leur guise hors de la famille étendue.

ORGANISATION.

L'entreprise d'aujourd'hui est très différente de celle du XVIII^e siècle, l'entreprise japonaise de celle des U.S.A. ou de l'U.R.S.S. Divers modèles sont donc possibles et il faut construire, pour l'Afrique et pour les salariés africains, une structure où ils soient à l'aise. A lire diverses enquêtes, il semble que les ouvriers ou les cadres se sentent gênés par la complexité des services. L'ignorance de l'organigramme et de la répartition des tâches les plonge dans un monde incompréhensible. Ils ressentent comme pénible la dépersonnalisation des relations. Cet état de chose pourrait vraisemblablement s'améliorer sans grande difficulté par des présentations, stages, tableaux des effectifs...

Le manque de chaleur humaine est parfois dénoncé. Mais ici le remède est malaisé. Certes, l'exemple des grands trusts japonais prouve qu'il est possible de créer un « esprit maison » générateur de fierté, de dévouement, d'attachement personnel des subordonnés au chef et du chef aux subordonnés. Mais n'est-ce pas créer de toutes pièces un esprit féodal. Les polémistes occidentaux ont trop souvent évoqué le paternalisme : aucun organisateur européen ne pourrait prendre cette voie.

Il serait plus facile de s'orienter vers de petits ateliers si, comme il semble, l'ouvrier redoute les grandes concentrations. Chacun comprend bien maintenant que les modèles adoptés en Occident ne sont pas forcément valables pour l'Afrique et chacun sait aussi que des organisations diverses peuvent obtenir des résultats analogues. Mais il est évident que les entreprises européennes n'ont pas les

coudées franches pour innover et proposer des structures originales : on aurait tôt fait de les soupçonner des plus noirs desseins. Aussi s'en tiennent-elles aux formules qu'elles ont expérimentées ailleurs, même si ce ne sont pas des formules inattaquables. Il faut souhaiter que naissent des entreprises africaines et que ces entreprises n'hésitent pas à expérimenter des modes d'organisations inédites.

BESOINS ET FABRICATION.

La technologie n'est pas un but en elle-même. Il faut examiner à quoi elle est employée. Fabriquer de l'alcool, créer des besoins de luxe sans rapport avec les moyens de la population, produire toutes sortes de gadgets inutiles et coûteux est mauvais. L'Etat, par son contrôle des investissements, peut agir efficacement et orienter la production. L'étude des budgets familiaux dans le Nord et le Sud du Cameroun a clairement montré la juxtaposition de deux systèmes économiques qui procurent des satisfactions semblables : on peut vivre aussi bien dans une case traditionnelle que dans une maison en dur. On peut se vêtir aussi confortablement d'un boubou en tissu artisanal que d'un costume de drap, on peut se nourrir de conserve de viandes qui coûte cher ou manger des produits locaux meilleurs marché. Les besoins sont aussi bien satisfaits d'une façon que de l'autre. Mais des facteurs psychologiques font que le mode de vie européen est plus prestigieux. Celui qui s'achète un veston de laine n'achète pas une protection contre le froid : il revêt la dignité. Non qu'il faille mépriser les besoins psychologiques : ils sont aussi important que les autres. Mais il faut préciser ce dont il s'agit.

TECHNIQUES A PRÉCONISER.

Selon l'état économique démographique ou sanitaire, la population considérée, les techniques à adopter peuvent être différentes. Rien ne prouve que les techniques nécessaires en Europe soient celles dont l'Afrique a besoin. La question doit être examinée avec soin car beaucoup d'arguments peuvent se retourner. On a dit pendant longtemps que l'Afrique était peu peuplée, les techniques mobilisatrices de main-d'œuvre devaient être évitées et l'on citait les difficultés des travaux publics du Congo Océan...

Actuellement on croit que l'utilisation de main-d'œuvre est préférable à l'utilisation des machines. Celles-ci sont importées et entraînent, pour amortissement ou réparation des sorties de fonds. Si le travail était fait à la main, l'argent serait réparti en salaires. Toutefois, il faudrait ajouter que si les citadins travaillent et améliorent leur situation, de plus nombreux ruraux quitteront leurs villages, envoûtés par les lumières de la ville.

Employer des matériels rustiques, réparables sur place, paraît évident. Cependant vers 1950, une première génération d'industries textiles a été implantée au Cameroun. Equipées de métiers simples, on pensait que les ouvriers s'y adapteraient vite. L'échec fut complet. Il faut donc se méfier des principes et chercher les exemples concrets.

Le problème clef serait de solliciter l'ingéniosité des hommes de métier. Les techniciens qualifiés sont tellement persuadés de l'excellence des techniques européennes, tellement soucieux de perfection, tellement craintifs, qu'ils n'oseraient guère bricoler une machine. Au degré subalterne peut-être trouverait-on des ouvriers capables d'essayer de « se débrouiller » : c'est là que pourraient se faire des adaptations technologiques.

Le transfert technologique n'est pas toujours facile, mais la greffe et la création de techniques locales adaptées est bien plus difficile encore. La culture européenne n'a plus aujourd'hui l'orgueilleuse certitude qui l'animait il y a 20 ans. Mais certaines données rationnelles restent indispensables. On ne peut confier une machine à un ouvrier persuadé que des sortilèges peuvent en troubler la marche.

Des psychologues font des constatations troublantes : des travailleurs qualifiés disent-ils pourraient négliger des anomalies de fonctionnement de leurs machines et même accepter des accidents comme une punition pour avoir « renié leur père » selon le langage psychanalytique, pour avoir renoncé à la culture de leurs ancêtres, au village et à son égalité. L'idéal social n'est pas de bien faire, mais de faire comme le prévoit la coutume, de se perdre dans la masse...

Il y a donc un préalable métaphysique et psychologique à lever pour que l'homme africain adhère au Progrès, avec la conscience de faire quelque chose de bon non seulement pour lui mais pour l'humanité entière. Ou bien il doit rejeter totalement et brutalement toute sa culture, se renier entièrement ou bien il lui faut découvrir au sein de la culture même, des justifications métaphysiques et morales au progrès.

La première voie est celle d'une révolution culturelle, traumatisante, dangereuse, coûteuse et pouvant déboucher sur un chaos. L'autre voie devrait permettre au public de comprendre que le progrès d'aujourd'hui reprend la ligne de réflexion qui avait amené les ancêtres à passer de la chasse à l'agriculture, des outils de pierre à la métallurgie. On peut alors espérer que les hommes seront assez libres dans leur conscience pour accepter, refuser, modifier selon leurs besoins ce que propose le monde scientifique.

Jacques BINET,

Ancien Sociologue de l'ORSTOM.

